Document généré le 3 juin 2025 04:18

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Festival du cinéma israélien de Montréal
Variations sur plusieurs thèmes

Élie Castiel

Numéro 250, septembre–octobre 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/47435ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Castiel, É. (2007). Festival du cinéma israélien de Montréal : variations sur plusieurs thèmes. *Séquences*, (250), 6–6.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Festival du film israélien de Montréal

VARIATIONS SUR PLUSIEURS THÈMES

Même si c'était le cas la première année, la deuxième édition du Festival du film israélien de Montréal (FFIM) renforce encore plus la notion que l'événement se dirige vers un but bien précis : montrer une image différente du cinéma israélien, multiple, multiforme, en dialogue avec sa propre identité, au diapason d'une culture complexe qui entame cette deuxième moitié de la première décennie du nouveau siècle avec un certain malaise devant son parcours historique, mais en même temps avec une sérénité assumée face à son avenir.

Élie Castiel

En tout, six longs métrages et une dizaine de documentaires. Autant de visages d'une société israélienne confrontée à ses propres fantasmes et aspirations, désorientée devant les imperfections d'une histoire conflictuelle qui semble durer une éternité. Malgré tout, tous se cherchent dans la mêlée d'aujourd'hui, mais instinctivement retournent au passé avec nostalgie et mélancolie, une façon comme une autre d'exorciser leurs démons.

Jours figés

Nous en avons la preuve avec **Trois mères** (Shalosh Ima 'ot) de Dina Zvi-Riklis. Malgré le ton mélodramatique, aucun temps mort. Il s'agit de l'histoire de trois sœurs qui remettent en question l'exode forcé de leurs parents, ayant quitté l'Égypte à l'arrivée au pouvoir de Nasser. Les flash-back réussissent à capter les différentes atmosphères et à saisir les innombrables sensibilités. Il y a, dans la mise en scène de Zvi-Riklis, quelque chose à la fois de circulaire et de profondément humain qui suscite une émotion palpable et convenue.

Malgré les apparences, ce côté altruiste est également présent dans **Jours figés** (Yamim kfuim) de Danny Lerner, mais il est ici en accord avec un *nouveau* cinéma israélien axé sur le discours de la dialectique et de l'esthétique. Ici aussi, tout est mouvement du corps et de la caméra. Le noir et blanc est imposé, un choix que Lerner défend avec dextérité dans un récit où l'aliénation étouffante vécue par la protagoniste principale renvoie à un discours sur le sens, la pensée et leurs multiples manifestations. La ville n'est plus un refuge, mais un endroit où tout est possible, un lieu incertain où se succèdent envie, désir, amour et mort. Métaphore sans doute d'une société israélienne prise dans la tourmente d'un conflit politique asphyxiant.

C'est le même constat que fait Ruthie Shatz dans **Les Garçons du trottoir** (Garden/Gan), où deux jeunes prostitués palestiniens ont choisi de vivre en Israël pour exercer leur *métier*. Ici, leur exil est double : d'une part, il y a la non-reconnaissance de leur identité sexuelle de la part de leur communauté; de l'autre, la non-acceptation de leur identité géographique par les Israéliens. Sans compter, bien entendu, leur gagne-pain non-conformiste. Sans porter de jugement, la caméra de Shatz filme le quotidien, évite le débat, préférant confronter le spectateur, le forçant à participer. But réussi.

De retour à la fiction, **Les Choses derrière le soleil** (Hadvarim shemeahorei hashemesh) se présente d'abord comme un drame psychologique honnête, certes, mais en apparence anodin. Très vite, pourtant, on s'aperçoit que Yuval Shafferman a choisi de filmer les mécanismes de la pensée avec une intuition d'analyste. Ce qui chez un des personnages paraît normal se transforme subitement et subtilement en quelque chose d'inquiétant, de troublant. Le pari du réalisateur est d'autant plus gagné qu'il nous offre un casting prodigieux, dont on retiendra le captivant jeu d'Assi Dayan (fils de Moshe Dayan, ancien ministre de la Défense israélien), ici en pleine possession de ses moyens.

Côté populaire, **Colombian Love** (Ahava columbianit) de Shay Kanot et **Joy** (Muchrahim lehiyot same'ah) de Juli Shlez démontrent à quel point le cinéma israélien, à l'instar du cinéma québécois, se dirige de plus en plus vers une approche de la diversité. Si nous pouvons nous permettre d'avoir des Mihalka d'un côté et des Émond de l'autre, les cinéastes israéliens optent eux aussi pour un cinéma varié, multiple et en accord avec son époque. Le Shay Kanot est une comédie romantique sans prétention, mais où on sent le dynamisme et la chaleur qui animent les protagonistes, tous convaincus des rôles qu'ils ont à défendre. Du côté de Juli Shlez, l'interprétation de Sigalit Fuchs demeure d'une efficacité remarquable, alliant tendresse et pugnacité avec une aisance naturelle et manifestant un réalisme étonnant face à la vie. Ici, la critique de la télévision ultra-populaire, fléau devenu mondial, s'exprime par des scènes cocasses et parfois même subversives.

Ces journées nous ont fait découvrir un cinéma qui semble enfin avoir arrêté de se définir. Un cinéma qui a finalement trouvé ses propres codes de langage, ses thèmes multiples et avant tout, cette prédisposition à mettre en scène les différentes tendances à la fois sociales, politiques et sexuelles de la société israélienne.